

Anthologie
2. Fachprüfung (Lehramt)
(gültig ab 1.10.2008)

PANTAGRUEL

Chapitre 32

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche.

Ainsi que Pantagruel avecques toute sa bande entrerent es terres des Dipsodes, tout le monde en estoit joyeux, et incontinent se rendirent à luy, et, de leur franc vouloir luy apporterent les clefz de toutes les villes où il alloit, exceptez les Almyrodes, qui voulurent tenir contre luy, et feirent responce à ses heraulx qu'ilz ne se renderoyent sinon à bonnes enseignes.

" Quoy, dict Pantagruel, en demandent ilz meilleures que la main au pot et le verre au poing ? Allons, et qu'on me les mette à sac. " Adonc tous se mirent en ordre, comme deliberez de donner l'assault.

Mais on chemin, passant une grande campagne, furent saisiz d'une grosse housée de pluye. A quoy commencerent à se tresmousser et se serrer l'un l'autre. Ce que voyant, Pantagruel leur fist dire par les capitaines que ce n'estoit rien, et qu'il véoit bien au dessus des nuées que ce ne seroit qu'une petite rousée ; mais, à toutes fins, qu'ilz se missent en ordre, et qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrez. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demy, et les en couvrit comme une geline faictz ses poulletz.

Ce pendent, je, qui vous fais ces tant veritables contes, m'estoit caché dessoubz une feuille de bardane, qui n'estoit moins large que l'arche du pont de Monstrible ; mais, quand je les veiz ainsi bien couvers, je m'en allay à eulx rendre à l'abrit, ce que je ne peuz, tant ilz estoient, comme l'on dict : " Au bout de l'aulne fault le drap. " Doncques, le mieulx que je peuz, montay par dessus, et cheminay bien deux lieues sus sa langue, tant que entray dedans sa bouche. Mais, ô Dieux et Deesses, que veiz je là ? Juppiter me confonde de sa fouldre trisulque si j'en mens. Je y cheminoy comme l'on faict en Sophie à Constantinoble, et y veiz de grands rochiers, comme les mons des Dannoys, je croy que c'estoient ses dentz, et de grands prez, de grandes forestz, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poictiers.

Le premier que y trouvay, ce fut un bon homme qui plantoit des choulx. Dont tout esbahy luy demanday : " Mon amy, que fais tu icy ? Je plante, (dist il), des choulx. Et à quoy ny comment, dis je ? Ha, monsieur, (dist il), chascun ne peut avoir les couillons aussi pesant q'un mortier, et ne pouvons estre tous riches. Je gaigne ainsi ma vie, et les porte vendre au marché, en la cité qui est icy derriere. Jesus ! dis je, il y a icy un nouveau monde ? Certes, (dist il), il n'est mie nouveau ; mais l'on dist bien que, hors d'icy, y a une terre neufve où ilz ont et soleil et lune et tout plein de belles besoignes ; mais cestuy cy est plus ancien. Voire mais, (dis je), mon amy, comment a nom ceste ville où tu portes vendre tes choulx ?

- Elle a, (dist il), nom Aspharage, et sont christians, gens de bien, et vous feront grande chere. "

Bref, je deliberay d'y aller.

Or, en mon chemin, je trouvay un compaignon qui tendoit aux pigeons, auquel je demanday :

" Mon amy, d'ont vous viennent ces pigeons icy ?

- Cyre, (dist il), ils viennent de l'autre monde. "

François Rabelais (1483-1553)

Lors je pensay que, quand Pantagruel basloit, les pigeons à pleines volées entroient dedans sa gorge, pensans que feust un colombier.

Puis entray en la ville, laquelle je trouvay belle, bien forte et en bel air ; mais à l'entrée les portiers me demanderent mon bulletin, de quoy je fuz fort esbahy, et leur demanday :

" Messieurs, y a il ici dangier de peste ?

- O, Seigneur, (dirent ilz), l'on se meurt icy auprès tant que le charriot court par les rues.

- Vray Dieu, (dis je), et où ? "

A quoy me dirent que c'estoit en Laryngues et Pharingues, qui sont deux grosses villes telles que Rouen et Nantes, riches et bien marchandes, et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortie des abismes despuis n'a gueres, dont ilz sont mors plus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes despuis huit jours.

Lors je pensé et calculé, et trouvé que c'estoit une puante halaine qui estoit venue de l'estomach de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, comme nous avons dict dessus.

De là partant, passay entre les rochers, qui estoient ses dentz, et feis tant que je montay sus une, et là trouvay les plus beaulx lieux du monde, beaulx grands jeux de paulme, belles galeries, belles praries, force vignes et une infinité de cassines à la mode Italicque, par les champs pleins de delices, et là demouray bien quatre moys et ne feis oncques telle chere pour lors.

Puis descendis par les dentz du derriere pour venir aux baulievres ; mais en passant je fuz destroussé des brigans par une grande forest, que est vers la partie des aureille.

Puis trouvay une petite bourgade à la devallée, j'ay oublié son nom, où je feiz encore meilleure chere que jamais, et gagnay quelque peu d'argent pour vivre. Sçavez-vous comment ? A dormir ; car l'on loue les gens à journée pour dormir, et gagnent cinq et six solz par jour ; mais ceulx qui ronflent bien fort gagnent bien sept solx et demy. Et contoys aux senateurs comment on m'avoit destroussé par la vallée, lesquelz me dirent que pour tout vray les gens de delà estoient mal vivans et brigans de nature, à quoy je congneu que, ainsi comme nous avons les contrées de deçà et delà les montz, aussi ont ilz deçà et delà les dentz ; mais il fait beaucoup meilleur deçà, et y a meilleur air.

Là commençay penser qu'il est bien vray ce que l'on dit que la moytié du monde ne sçait comment l'autre vit, veu que nul avoit encores escrit de ce pais là, auquel sont plus de xxv royaumes habitez, sans les desers et un gros bras de mer, mais j'en ay composé un grand livre intitulé l'Histoire des Gorgias, car ainsi les ay-je nommez parce qu'ilz demourent en la gorge de mon maistre Pantagruel.

Finablement vouluz retourner, et, passant par sa barbe, me gettay sus ses epaules, et de là me devallé en terre et tumbé devant luy.

Quand il me apperceut, il me demanda :

" D'ont viens tu, Alcofrybas ? "

Je luy responds :

" De vostre gorge, Monsieur.

- Et despuis quand y es tu, dist il ?

- Despuis, (dis je), que vous alliez contre les Almyrodes.

- Il y a, (dist il), plus de six moys. Et de quoy vivois tu ? Que beuvoys tu ? " Je responds :

" Seigneur, de mesmes vous, et des plus frians morceaulx qui passoient par vostre gorge j'en prenois le barraige.

- Voire mais, (dist il), où chioys tu ?

- En vostre gorge, Monsieur, dis je.

- Ha, ha, tu es gentil compaignon, (dist il). Nous avons, avecques l'ayde de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes ; je te donne la chatellenie de Salmigondin.

François Rabelais (1483-1553)

- Grand mercy, (dis je), Monsieur. Vous me faictes du bien plus que n'ay deservy envers vous. "

information détaillée voir: Auerbach, Erich: *Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur*, Bern: Francke 2001, pp. 250-270

Jean de Sponde (1557-1595)

Mais si faut-il mourir! et la vie orgueilleuse

Mais si faut-il mourir ! et la vie orgueilleuse,
Qui brave de la mort, sentira ses fureurs ;
Les Soleils haleront ces journalieres fleurs,
Et le temps crevera ceste ampoule venteuse.

5 Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse,
Sur le verd de la cire esteindra ses ardeurs ;
L'huile de ce Tableau ternira ses couleurs,
Et ses flots se rompront à la rive escumeuse.

10 J'ay veu ces clairs esclairs passer devant mes yeux,
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux.
Ou d'une ou d'autre part esclatera l'orage.

J'ay veu fondre la neige, et ces torrens tarir,
Ces lyons rugissans, je les ay veus sans rage.
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir.

<http://poesie.webnet.fr/poemes/France/sponde/2.html> (13.03.2006)

Jean de Sponde (1557-1595)

Tout s'enfle contre moy

Tout s'enfle contre moy, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde et la Chair, et l'Ange revolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé
Et m'abisme, Seigneur, et m'esbranle, et m'enchante.

5 Quelle nef, quel appuy, quelle oreille dormante,
 Sans peril, sans tomber, et sans estre enchanté,
 Me donras tu ? Ton Temple où vit ta Sainteté,
 Ton invincible main, et ta voix si constante ?

10 Et quoy ? mon Dieu, je sens combattre maintesfois
 Encor avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
 Cest Ange revolté, ceste Chair, et ce Monde.

 Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
 La nef, l'appuy, l'oreille, où se charme perdra,
 Où mourra cest effort, où se perdra ceste onde.

Sponde, Jean de : *Méditations. Avec un Essai de poèmes chrétiens*. Introduction de Alan Boase. Paris : Corti 1954, pp. 198

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

Au seul souci de voyager...

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble
- Ce salut soit le messager
Du temps, cap que ta poupe double

5 Comme sur quelque vergue bas
Plongeante avec la caravelle
Ecumait toujours en ébats
Un oiseau d'annonce nouvelle
10 Qui criait monotonelement
Sans que la barre ne varie
Un inutile gisement
Nuit, désespoir et pierrerie

Par son chant reflété jusqu'au
Sourire du pâle Vasco.

<http://poesie.webnet.fr/poemes/France/mallarme/12.html> (13.03.2006)

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

L'Azur

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

5 Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

10 Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

15 Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

20 Encor ! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

- Le Ciel est mort. - Vers toi, j'accours ! Donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

25 Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

30 En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
35 Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

<http://poesie.webnet.fr/poemes/France/mallarme/18.html> (13.03.2006)

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
5 Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
10 Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
15 Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Mallarmé, Stéphane : *Oeuvres*. Hrsg. von Y.-A. Favre. Paris : Bordas, 1992 [Classiques Garnier] ; 40

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

Le vierge, le vivace

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui¹
Va-t-il² nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante³ sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!

5 Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

10 Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Mallarmé, Stéphane : *Œuvres complètes*. Hrsg. von H. Mondor u. G. Jean-Aubry, Paris:
Gallimard 1965, p. 67

¹ Behandeln Sie 'aujourd'hui' als Subjekt.

² Das 'futur proche' ist Hypothese. In der zweiten Strophe wird die Vergangenheit eingeführt.

³ 'hanter': heimsuchen. - Wer sucht wen heim?

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

5 Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

10 Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

<http://poesie.webnet.fr/poemes/France/rimbaud/3.html> (13.03.2006)

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

Voyelles

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu¹: voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes²:
A, noir corset velu des mouches éclatantes³
Qui bombinent⁴ autour des puanteurs cruelles⁵,

5 Golfes d'ombre; E, candeurs des vapeurs et des tentes⁶,
Lances des glaciers fiers⁷, rois blancs⁸, frissons d'ombelles⁹;
I, pourpres¹⁰, sang craché, rire des lèvres belles

¹ Pourquoi les voyelles dans cet ordre, et non pas l'ordre habituel? On a signalé que Rimbaud voulait éviter le hiatus: O bleu, U vert - ce qui entraîne le même ordre dans la suite du poème. Dans *l'Alchimie du Verbe*, Rimbaud reprend l'ordre normal pour citer sa tentative. Il est évident du reste que l'Oméga « ferme » mieux le poème.

² *Je dirai quelque jour* n'est probablement qu'une cheville; le mot *latentes*, en revanche, est essentiel: il s'agit, comme dit Barrère, « des réalités en puissance que portent, pour ainsi dire, en elles les voyelles ».

³ *Ce noir corset* ne paraît guère pouvoir convenir à l'Abeille de l'alphabet cité par Gaubert (bien qu'on parle de « mouches à miel »). Il s'agit bien de mouches, et même des mouches (bleues ou vertes) qui bourdonnent autour des pourritures. Le corset, l'Abdomen de la mouche, est en effet noir et velu, alors que les ailes sont souvent d'un vert ou d'un bleu « éclatant ». Il est curieux de noter que sur son cahier d'enfant, Arthur avait recopié un texte de Bernardin de Saint- Pierre décrivant les mouches et leurs diverses couleurs (texte reproduit par S. Briet dans *Rimbaud notre prochain*).

⁴ On a déjà vu *bombiner* dans *Les Mains de Jeanne-Marie*. Si le verbe *bombinare* ne se trouve pas en latin, on trouve *bombus* (bourdonnement des abeilles) et *bombinatio*. Il existe en outre, je le rappelle, une mouche *Bombylius*.

⁵ *Cruelles* pourrait être amené par la rime, mais il semble aussi que Rimbaud associe à la couleur noire, non seulement l'idée de mort, de puanteur, mais celle de cruauté (cf. dans *Les Mains de Jeanne-Marie* « le sang noir des belladones »).

⁶ Le mot *candeurs* est pris au sens étymologique (blancheurs). *Candeurs* et *vapeurs* par leur prononciation évoquent la voyelle E (EU) qu'ils représentent, ce qui est assez rare dans le sonnet. Rimbaud pouvait songer pour *vapeurs* à la pièce de Baudelaire, *A une Madone* :

*Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orangeux.*

⁷ « Visiblement, écrit Barrère, Rimbaud a pensé à quelque stalagmite de glaçons, comme l'indique une variante. » Ou bien Rimbaud, respectant l'euphonie du vers, a voulu éviter *glaçons* à côté de *frissons*, ou bien il a pensé que des *lances* évoquaient des pointes dressées vers le haut, et non tombantes comme celles des stalagmites.

⁸ Par une brillante trouvaille, L. Sausy avait donné en 1933 une interprétation de ce vers: il voyait l'E présentant ses trois barres non plus horizontalement mais verticalement: «Elles semblaient ainsi dresser dans la lumière des lances de glaçons fiers, et des rais blancs ». Cette interprétation était fondée malheureusement sur la lecture *rais* et non *rois*, lecture que détruit le manuscrit de la Maison de Poésie... Quels sont ces *rois blancs*? L'Émir proposé par H. Gaubert paraît très vraisemblable. On voit qu'ici Rimbaud associe à la blancheur un double sens moral: à la fois pureté et fierté.

⁹ Comme le rappelle Barrère, on trouve au bord des chemins des euphorbes lactescentes, mais leurs « ombelles » seraient plutôt verdâtres. Les ombelles des carottes sauvages sont plus blanches. Dans *Mémoire*, *Madame* est représentée « foulant l'ombelle ».

¹⁰ Pourquoi ce pluriel? Suivant E. Noulet, « c'est la synthèse de l'énumération des passions qui vont suivre ». Je croirais plutôt que Rimbaud a gardé de ses études classiques le souvenir de la pourpre tyrienne qui servait couramment à teindre des étoffes: il s'agirait donc d'étoffes pourpres - mais on sait, en outre, que « l'or et la pourpre » symbolisent la richesse et la gloire.

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

Dans la colère ou les ivresses pénitentes¹¹;
U, cycles¹², vibrations divins des mers virides,
10 Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux¹³;

O, suprême Clairon¹⁴ plein des strideurs étranges¹⁵,
Silences traversés des Mondes et des Anges¹⁶.

¹¹ Suivant Godchot, si Rimbaud parle de *sang craché* et de *lèvres belles*, c'est parce qu'il se rappelle Gautier évoquant des femmes avec « leurs bouches teintées de rouge et semblables à des blessures sanglantes ». Mais si l'on peut rire avec colère, on ne voit pas bien quel rôle jouent ici les *ivresses pénitentes* -ou plutôt on peut les expliquer soit par le I qui commence ivresses, soit par le désir de Rimbaud d'évoquer la passion, la violence: on peut être ivre de pénitence comme de colère.

¹² On a justifié de diverses façons le U vert, et notamment par un jeu de mots plus ou moins conscient sur *Univers* (si au contraire Rimbaud avait parlé d'I vert, cela eût fait un calembour). Je pense pour ma part que Rimbaud, comme dit Verlaine, « le voyait comme ça, mais c'est tout ». Étiemble fait remarquer que ces vers évoquant la voyelle U sont pleins de sonorités en I : vibrations divins, virides, pâtis, rides, alchimie... Et pourquoi des *cycles*? A cause du jeu de mots implicite sur l'univers? Ou parce le U évoque un diapason par sa forme, et que l'idée d'ondes qui se propagent entraîne l'idée du *virement* des mers virides (c'est-à-dire des vagues, *Undae*)?

¹³ On voit bien le rapport de l'U vert avec les mers « virides » et avec les « pâtis », mais non avec les rides des fronts studieux, même par l'intermédiaire du mot *paix*. Faut-il songer (avec Gaubert et Barrère) à Uranie, qui figure dans l'alphabet coloré, et qui est la muse de l'Astronomie, et admettre que Rimbaud confond ces deux sciences sous le signe de l'occultisme? Il est évident, en tout cas, qu'on peut difficilement penser que les fronts des alchimistes sont verts, même dans la pénombre de leurs cabinets de travail... Il paraît certain que le mot important, ici, c'est le mot *paix*: la couleur verte (très fréquente dans les premiers poèmes de Rimbaud) a toujours évoqué pour lui non seulement la nature, mais la sérénité. C'est en ce sens qu'il dira dans *Comédie de la soif*, en 1872. :

*Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.*

¹⁴ Le O est, dit Barrère, « le rendez-vous de la musique » (avec Orchestre, Orphéon, Ocarina, Orgue, Ophicléide - et, dans Gaubert, Oliphant). Mais la plupart de ces instruments, qui sont en cuivre, et le Clairon en tout cas, évoqueraient une teinte jaune (cuivré) et non du bleu ! Et l'explication de T. Derème suivant lequel O est bleu et non jaune pour éviter dans le premier vers la cacophonie « I rouge O jaune » est un peu faible. Faut-il songer au ciel bleu où résonne le clairon? Le *suprême Clairon* est rapproché par Barrère de celui de Hugo dans *La Trompette du Jugement* :

*Et ce clairon semblait au seuil profond des cieux,
Calme, attendre le souffle immense de l'archange.*

On peut penser aussi que si Rimbaud se rappelle, dans *La Chevelure* de Baudelaire, « l'azur du ciel immense et rond », il a pu associer le O (rond) avec l'azur... Mais il n'en reste pas moins qu'il illustre le O bleu par un Clairon. Étiemble, qui insiste sur les associations purement visuelles du sonnet (pour le U des choses vertes, pour le I des choses rouges), ne parle pas de ce tercet. Il est pourtant évident que Rimbaud a donné à ce O une valeur surtout symbolique, en rapport aussi avec l'Oméga par lequel il termine son sonnet: le « suprême Clairon » nous fait aller au-delà de la simple description - et le vers suivant ne fera qu'accroître cette impression.

¹⁵ *Strideur* (qualité d'un bruit perçant et vibrant, dit Littré) se retrouve dans *Paris se repeuple* - et les deux fois, chose curieuse, il s'agit d'un clairon silencieux, dont la musique est « latente », ou à venir.

¹⁶ A propos de ce vers, Gengoux fait un rapprochement assez remarquable entre Rimbaud et E. Lévi: « Le secret des sciences occultes, écrit ce dernier, c'est celui de la nature elle-même, c'est le secret de la génération des anges et des mondes, c'est celui de la toute-puissance de Dieu » (cf. *La Pensée poétique de Rimbaud*, p. 43). Plus curieux encore, le rapprochement fait par J. Bousquet entre Rimbaud et Swedenborg dans *Critique* en avril 1949: dans *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, Swedenborg déclare: « Le langage des anges célestes sonne beaucoup en voyelles U et O; et le langage des anges spirituels en voyelles E et I. » Mais Rimbaud, même par son ami occultiste Bretagne, a-t-il pu connaître ce livre d'accès difficile? En tout cas il semble bien qu'il songe ici au Créateur, alpha et oméga de toutes choses, suivant l'expression consacrée. D'où O l'Oméga.

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux¹⁷!

Ce sonnet fut probablement écrit à Paris dans les premiers mois de 1872. Rimbaud en donnera un autographe à E. Blémont, futur directeur de la *Revue artistique et littéraire*, qui le laissera à la Maison de Poésie. Ce texte célèbre, qui a plus fait à lui seul que tous les autres pour la gloire de Rimbaud, a suscité toute une littérature : on en trouvera la bibliographie dans l'article d'Etiemble, *Le Sonnet des « Voyelles »*, *Revue de Littérature comparée*, 1939, p. 235-261 (ainsi que dans *Le Mythe de Rimbaud*, t. II, p. 80-95), à compléter par E. Noulet, dans *Le Premier Visage de Rimbaud*, p. 111-187. Ajoutons-y deux articles importants: J.-B. Barrère, *En rêvant aux « Voyelles »*, *Revue d'Histoire littéraire*, janvier-mars 1956, et C. Chadwick, *Rimbaud le poète*, *Revue d'Histoire littéraire* avril-juin 1957. On a trouvé tellement de « sources » à ce poème qu'il faut se contenter d'en donner un résumé succinct: sources scientifiques, sources littéraires - le miracle, dit E. Noulet, c'est que le sonnet, « de dessous ce poids multiplié, jaillit intact, parfait, éclatant ». Parmi les premières, E. Noulet (cf. aussi Martino, *Contribution à l'étude du sonnet des « Voyelles »*, *Mélanges M. Roques*, t. 3, 1952) a relevé les nombreux ouvrages traitant de « l'audition colorée ». Retenons surtout les relations couleurs-musique indiquées déjà par Voltaire (*Éléments de la philosophie de Newton*, 1738), par le Père Castel, le fameux inventeur du « clavecin oculaire » (*L'Optique des couleurs*, 1740) et, dans *L'Artiste*, un article datant du 15 janvier 1853 : *Les Couleurs et les sons*, que Rimbaud a pu connaître. A toutes ces références savantes, il conviendrait peut-être d'ajouter (comme antidote) la réflexion de Verlaine rapportée par P. Louÿs, et dont il est fait mention dans l'édition de la Pléiade, page 659: « Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout. »

Plus importants paraissent les antécédents littéraires, et surtout Baudelaire, qui dès 1846 parle de l'analogie «entre les couleurs, les sons et les parfums » (*Salon de thé* 1846). Le sonnet des *Correspondances* reprend et applique la même idée. Mais de telles associations restent très éloignées de l'association voyelles-couleurs ; et on n'aperçoit chez Rimbaud aucune intention de symboliser, comme Baudelaire, l'unité essentielle de l'Univers. Le mouvement de Rimbaud, comme le note justement E. Noulet, est « centrifuge » : au lieu de tout ramener à l'unité, il défait l'unité (celle du mot) en ses éléments ; et c'est à partir de ces éléments redevenus autonomes qu'il va voir apparaître les « naissances latentes ». H. Guillemain a, d'autre part, révélé un document d'après lequel il apparaît que Hugo « voyait les voyelles » : « Ne penserait-on pas que les voyelles existent pour le regard presque autant que pour l'oreille, et qu'elles peignent des couleurs? On les voit. A et I sont des voyelles blanches et brillantes. O est une voyelle rouge. E et EU sont des voyelles bleues. U est la voyelle noire » (cf. *Figaro littéraire*, 26 août 1950). On peut seulement se demander si ce texte, que Rimbaud n'a pas

¹⁷ En même temps qu'il passe de l'o à l'oméga (O long en grec), Rimbaud passe du bleu au violet, qui est la dernière couleur du prisme. *Ses Yeux* pose un problème: pour J.-B. Barrère, pas de doute: Il ne peut s'agir que de Dieu (dont l'œil apparaît dans le triangle de la symbolique chrétienne) : « Les majuscules, réservées à ce dernier tercet, sont témoin de la puissance divine », dit-il. Mais pour les amis de Rimbaud, Delahaye et Pierquin, il s'agit de la mystérieuse « jeune fille aux yeux de violette » qui aurait suivi Rimbaud à Paris en février 1871. On peut se demander si Rimbaud n'a pas cherché une certaine ambiguïté, car il est difficile de voir dans les deux premiers vers du tercet autre chose qu'une évocation de la puissance divine, et difficile de ne pas voir dans le dernier vers une évocation féminine (Rimbaud emploie souvent des majuscules en parlant d'*Elle*, pour désigner une femme). Bouillane de Lacoste suggère ingénieusement que Rimbaud a pu se rappeler Péristeris, des *Poèmes antiques*, où Leconte de Lisle écrit: *Dites son rire frais, plus doux que l'aubergine, Le rayon d'or qui nage en ses yeux violets.*

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

connu n'est pas postérieur à la publication des *Voyelles* - et remarquer les discordances entre la vision des deux poètes..

Le point de départ le plus probable pour ce poème, c'est l'abécédaire colorié que Rimbaud a dû, comme tout enfant, avoir entre les mains quand il apprenait à lire: cette « source » a été indiquée tout d'abord par E. Gaubert dans le *Mercure de France* en novembre 1904; l'idée lui en vint après avoir vu un alphabet de ce genre où chaque lettre était illustrée par quatre dessins représentant:

pour A (lettre noire) : Abeille, Araignée, Astre, Arc-en-ciel;

pour E, jaune: Émir, Étendard, Esclave, Enclume;

pour I, rouge: Indienne, Injure, Inquisition, Institut;

pour O, azur: Oliphant, Onagre, Ordonnance, Ours;

pour U, vert: Ure (sorte de bœuf), Uniforme, Urne, Uranie;

pour Y, orange: Yeux, Yole, Yeuse, Yatagan.

Cette idée, qui a été reprise par Héraut en 1934, est très séduisante, et les concordances entre l'alphabet et le sonnet assez frappantes (à condition d'admettre ou que le jaune de l'abécédaire a pâli, ou que Rimbaud a délibérément préféré le blanc au jaune, peut-être pour opposer le blanc au noir). Certains pourtant objectent que Rimbaud déclare avoir « inventé » la couleur des voyelles (*Alchimie du Verbe*, dans *Une saison en enfer*) ; et Delahaye rapporte dans ses *Souvenirs* cette déclaration de Rimbaud: « J'ai cru voir, parfois j'ai cru sentir de cette façon, et je le dis, je le raconte, parce que je trouve cela aussi intéressant qu'autre chose » (*Rimbaud*, p. 80, note). Chadwick pense, lui, que ce choix de couleurs s'imposait en quelque sorte à Rimbaud qui affectionnait d'une part le contraste blanc-noir, d'autre part les couleurs éclatantes; quant à J.-F. Barrère, il admet, à partir de l'abécédaire, que Rimbaud s'est intéressé, en poète qu'il était, non pas aux couleurs, mais aux lettres et aux principales sortes de mots qu'elles peuvent former (le A évoquant par exemple, non seulement l'Abeille et l'Araignée, mais l'Abdomen des Arthropodes).

On sait enfin que Gengoux (précédé par miss Starkie) a donné des *Voyelles* une explication occultiste, qui a pour base une valeur symbolique des couleurs. Citant Eliphas Lévi, suivant qui « la vie rayonnante va toujours du noir au rouge, en passant par le blanc; et la vie absorbée redescend du rouge au noir, en traversant le même milieu », il en tire une « dialectique des couleurs » symbolique: de A à I (donc du noir au rouge) c'est la « vie ascendante »; puis on redescend jusqu'au noir (ou plutôt au bleu violet) en passant par le vert (au lieu du blanc), chaque étape présentant une valeur symbolique (cf. *La Pensée poétique* de Rimbaud, p. 103). Ainsi le système de Rimbaud « ne présente pas de failles. Toutes les couleurs ont une valeur à la fois évocatrice et intellectuelle.» (p.431.) *Voyelles* devient dès lors pour Gengoux la « clef » de tout le système de Rimbaud, et la « dialectique des cinq étapes » s'applique non seulement à tous les poèmes du Voyant, mais à la vie même de celui-ci... Il est bien difficile d'admettre qu'Arthur ait systématiquement écrit (et vécu !) suivant un tel « système »; mais en outre, la démonstration de Gengoux est loin d'être probante, puisque Lévi ne lui fournit que *trois* termes, noir, blanc, rouge, qui reviennent dans l'ordre inverse pour la « vie absorbée »; il faudrait donc admettre que chez Rimbaud le noir devient du bleu, et le blanc, du vert. Nadal, Étiemble et d'autres ont démonté le « mythe » occultiste. Je renvoie, notamment, au compte rendu d'O. Nadal dans la *Revue d'Histoire littéraire*, avril-juin 1951.

Ce qui me paraît probable, c'est que Rimbaud, comme beaucoup de gens, donne aux couleurs une valeur symbolique, que le noir éveille en lui des idées de mort, le blanc des idées de pureté, le vert des idées de sérénité... De même Baudelaire, à la suite de Fourier, regrettaient-il que personne n'eût encore dressé une gamme analogique complète des couleurs et des

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

sentiments (*Salon de 1846*) ; de même Balzac, dans *La Fille aux yeux d'or*, déclare-t-il que « l'âme a je ne sais quel attachement pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge, et l'or flatte les passions ». Mais cette valeur symbolique donnée aux couleurs (et qui est notée par Chadwick également) n'a qu'un rapport fortuit avec les voyelles: comme Étiemble l'a fait remarquer, Rimbaud, par exemple, dans le tercet qui illustre le « U vert », n'emploie nullement des mots commençant par un U, ou des mots contenant des U; son disciple René Ghil, beaucoup plus systématique, essaiera de mettre en rapport voyelle-couleur-son d'instrument-sentiment dans ses essais d' « orchestration verbale »; le résultat est problématique ! d'autant plus que les mêmes lettres n'évoquent pas les mêmes couleurs pour tout le monde... Enfin, il faut remarquer que c'est en *visuel*, bien plus qu'en *auditif*, que Rimbaud écrit son sonnet (il voit les voyelles, il ne les entend pas) : et c'est pourquoi, peut-être, il y a dans ce sonnet une si éclatante évocation de tableaux colorés, d'images en mouvement, un admirable kaléidoscope de couleurs et d'impressions.

Rimbaud, Arthur : *Oeuvres*. Hrsg. von Suzanne Bernard. Paris : Garnier 1969 [= Classiques Garnier], p. 110

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

Matin

N'eus-je pas *une fois*¹ une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or, - trop de chance ! Par quel crime, par quelle erreur, ai-je mérité ma faiblesse actuelle ? Vous qui prétendez que des bêtes poussent des sanglots de chagrin, que des malades désespèrent, que des morts rêvent mal, tâchez de raconter ma chute et mon sommeil. Moi, je ne puis pas plus m'expliquer que le mendiant avec ses continuels *Pater* et *Ave Maria*. *Je ne sais plus parler*² !

Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer. C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme³ ouvrit les portes.

Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent⁴, toujours, sans que s'émeuvent⁵ les Rois de la vie, les trois mages, le cœur, l'âme, l'esprit. Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer – les premiers ! – Noël sur la terre⁶ !

Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie.

Rimbaud, Arthur : *Oeuvres complètes. Poésie, prose et correspondance*, éd. établie par Pierre Brunel, Paris : La Pochothèque, pp. 439-440

¹ Reprise de la formule traditionnelle des contes: « Il était une fois ».

² « Je ne sais même plus parler », disait la « Vierge folle » ; et l'on sait les limites que le Démon imposait aux « facultés descriptives » du damné.

³ Jésus Christ

⁴ Reprise de la parabole des rois mages venus du Levant quand, arrivés du « désert » (l'Arabie), ils se présentèrent à Jérusalem après la naissance du Christ : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile au Levant et nous sommes venus nous prosterner devant lui » (Matthieu, II, 2).

⁵ Se mettent en marche, comme les rois mages qui s'avancèrent précédés de l'étoile (Matthieu, II, 9-10).

⁶ Un Noël laïque.

Arthur de Rimbaud (1854-1891)

Bonne pensée du matin

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bosquets l'aube évapore
L'odeur du soir fêté.

5 Mais là-bas dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hespérides,
En bras de chemise, les charpentiers
Déjà s'agitent.

10 Dans leur désert de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la ville
Rira sous de faux cieux.

15 Ah ! pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! laisse un peu les Amants,
Dont l'âme est en couronne.

20 Ô Reine des Bergers !
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer, à midi.

<http://poesie.webnet.fr/poemes/France/rimbaud/26.html> (13.03.2006)

Saint-John Perse (1887-1975)

Pour fêter une enfance

I

Palmes... !

Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes ; et l'eau encore était du soleil vert ;
et les servantes de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient leurs jambes chaudes
près de toi qui tremblais...

5 (Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes, au règne de tournantes clartés.)

Palmes ! et la douceur

d'une vieillesse des racines... ! La terre

alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond, où des arbres trop grands, las
d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable...

10 (J'ai fait ce songe, dans l'estime : un sûr séjour entre les toiles enthousiastes.)

Et les hautes

racines courbes célébraient

l'en allée des voies prodigieuses, l'invention des voûtes et des nefs,

et la lumière alors, en de plus purs exploits féconde, inaugurerait le blanc royaume où
15 j'ai mené peut-être un corps sans ombre...

(je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles, et qui mâchaient
de telle feuille.)

Alors, les hommes avaient

une bouche plus grave, les femmes avaient des bras plus lents ;

20 alors, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes taciturnes
s'ennoblissaient ;

et plus longues sur plus d'ombre se levaient les paupières...

(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques.)

II

Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes...

25 Et nos paupières fabuleuses... O

clartés ! ô faveurs !

Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était
belle et bonne.

O mes plus grandes

30 fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux

insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille. Et une très
petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces
de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau mouche d'un caillou... Mais la terre
se courbait dans nos jeux comme fait la servante,

35 celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

Saint-John Perse (1887-1975)

...Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...

Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

40 ... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.

Le sorcier noir sentenciat à l'office : "Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer..."

Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre

45 un monde balancé entre les eaux brillantes, connaissaient le mâât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane, où trop longues, les fleurs s'achevaient en des cris de perruches.

III

... Puis ces mouches, cette sorte de mouches, et le dernier étage du jardin... On appelle. J'irai... Je parle dans l'estime.

50 - Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?

Plaines ! Pentes ! Il y

avait plus d'ordre ! Et tout n'était que règnes et confins de lueurs. Et l'ombre et la lumière alors étaient plus près d'être une même chose... Je parle d'une estime... Aux lisières le fruit

55 pouvait choir

sans que la joie pourrît au rebord de nos lèvres.

Et les hommes remuaient plus d'ombre avec une bouche plus grave, les femmes plus de songe avec des bras plus lents.

60 ... Croissent mes membres, et pèsent, nourris d'âge ! Je ne connaîtrai plus qu'aucun lieu de moulins et de cannes, pour le songe des enfants, fût en eaux vives et chantantes ainsi distribué... A droite

on rentrait le café, à gauche le manioc

(ô toiles que l'on plie, ô choses élogieuses !)

65 Et par ici étaient les chevaux bien marqués, les mulets au poil ras, et par là-bas les boeufs ;

ici les fouets, et là le cri de l'oiseau Annaô - et là encore la blessure des cannes au moulin.

Et un nuage

70 violet et jaune, couleur d'icaque, s'il s'arrêtait soudain à couronner le volcan d'or, appelait-par-leur-nom, du fond des cases, les servantes !

Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?...

Saint-John Perse (1887-1975)

IV

Et tout n'était que règnes et confins de lueurs. Et les troupeaux montaient, les vaches
sentaient le sirop-de-batterie... Croissent mes membres
75 et pèsent, nourris d'âge ! Je me souviens des pleurs d'un jour trop beau dans trop
d'effroi, dans trop d'effroi ! ... du ciel blanc, ô silence ! qui flamba comme un regard
de fièvre... Je pleure, comme je
pleure, au creux de vieilles douces mains...

80 Oh ! c'est un pur sanglot, qui ne veut être secouru, oh ! ce n'est que cela, et qui déjà
berce mon front comme une grosse étoile du matin.

...Que ta mère, était belle, était pâle
lorsque si grande et lasse, à se pencher,
elle assurait ton lourd chapeau de paille ou de soleil, coiffé d'une double feuille de
siguine,
85 et que, perçant un rêve aux ombres dévoué, l'éclat des mousselines
inondait ton sommeil !

... Ma bonne était métisse et sentait le ricin ; toujours j'ai vu qu'il y avait les perles
d'une sueur brillante sur son front, à l'entour de ses yeux - et si tiède, sa bouche avait
le goût des pommes-rose, dans la rivière, avant midi.

90 ... Mais de l'aïeule jaunissante
et qui si bien savait soigner la piqûre des moustiques, je dirai qu'on est belle, quand on
a des bas blancs, et que s'en vient, par la persienne, la sage fleur de feu vers vos
longues paupières
d'ivoire.

95 ... Et je n'ai pas connu toutes leurs voix, et je n'ai pas connu toutes les femmes, tous les
hommes qui servaient dans la haute demeure
de bois ; mais pour longtemps encore j'ai mémoire
des faces insonores, couleur de papaye et d'ennui, qui s'arrêtaient derrière nos chaises
comme des astres morts.

V

100 ... O ! j'ai lieu de louer !
Mon front sous des mains jaunes,
mon front, te souvient-il des nocturnes sueurs ?
du minuit vain de fièvre et d'un goût de citerne ?
et des fleurs d'aube bleue à danser sur les criques du matin
105 et de l'heure midi plus sonore qu'un moustique, et des flèches lancées par la mer de
couleurs... ?

Saint-John Perse (1887-1975)

O j'ai lieu de louer !
Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait des promontoires de campêches;
des fruits de bois qui éclataient... Mais qu'a-t-on fait des hauts navires à musique qu'il
110 y avait à quai ?

Palmes... ! Alors
une mer plus crédule et hantée d'invisibles départs,
étagée comme un ciel au-dessus des vergers,
se gorgeait de fruits d'or, de poissons violets et d'oiseaux.
115 Alors, des parfums plus affables, frayant aux cimes les plus fastes,
ébruitaient ce souffle d'un autre âge,
et par le seul artifice du cannelier au jardin de mon père - ô feintes !
glorieux d'écailles et d'armures un monde trouble délirait.

(... O j'ai lieu de louer ! O fable généreuse, ô table d'abondance !)

VI

120 Palmes !
et sur la craquante demeure tant de lances de flamme !

... Les voix étaient un bruit lumineux sous-le-vent... La barque de mon père, studieuse,
amenait de grandes figures blanches : peut-être bien, en somme, des Anges dépeignés
; ou bien des hommes sains, vêtus de belle toile et casqués de sureau (comme mon
père,
125 qui fut noble et décent).

... Car au matin, sur les champs pâles de l'Eau nue, au long de l'Ouest, j'ai vu marcher
des Princes et leurs Gendres, des hommes d'un haut rang, tous bien vêtus et se taisant,
parce que la mer avant midi est un Dimanche où le sommeil a pris le corps d'un Dieu,
pliant ses jambes.

130 Et des torches, à midi, se haussèrent pour mes fuites. Et je crois que des Arches, des
Salles d'ébène et de fer-blanc s'allumèrent chaque soir au songe des volcans,
à l'heure où l'on joignait nos mains devant l'idole à robe de gala.

Palmes ! et la douceur d'une vieille des racines... ! Les souffles alizés, les ramiers et
la chatte marronne
135 trouaient l'amer feuillage où, dans la crudité d'un soir au parfum de Déluge, les lunes
roses et vertes pendaient comme des mangues.

*

... Or les Oncles parlaient bas à ma mère. Ils avaient attaché leur cheval à la porte. Et
la Maison durait, sous les arbres à plumes.

<http://www.sjperse.org/eloges.htm> (24.03.2006)

André Breton (1896-1966)

Clair de terre

L'Aigrette

À Marcel Noll.

Si seulement il faisait du soleil cette nuit
Si dans le fond de l'Opéra deux seins miroitants et clairs
Composaient pour le mot amour la plus merveilleuse lettrine vivante
Si le pavé de bois s'entrouvrait sur la cime des montagnes
5 Si l'hermine regardait d'un air suppliant
Le prêtre à bandeaux rouges
Qui revient du baigne en comptant les voitures fermées
Si l'écho luxueux des rivières que je tourmente
Ne jetait que mon corps aux herbes de Paris
10 Que ne grêle-t-il à l'intérieur des magasins de bijouterie
Au moins le printemps ne me ferait plus peur
Si seulement j'étais une racine de l'arbre du ciel
Enfin le bien dans la canne à sucre de l'air
Si l'on faisait la courte échelle aux femmes
15 Que vois-tu belle silencieuse
Sous l'arc de triomphe du Carrousel
Si le plaisir dirigeait sous l'aspect d'une passante éternelle
Les Chambres n'étant plus sillonnées que par l'oeillade violette des promenoirs
Que ne donnerais-je pour qu'un bras de la Seine se glissât sous le matin
20 Qui est de toute façon perdu
Je ne suis pas résigné non plus aux salles caressantes
Où sonne le téléphone des amendes du soir
En partant j'ai mis le feu à une mèche de cheveux qui est celle d'une bombe
Et la mèche de cheveux creuse un tunnel sous Paris
25 Si seulement mon train entrait dans ce tunnel

Breton, André: *Oeuvres complètes*, éd. établie par Marguerite Bonnet, Paris: Gallimard 1988,
pp. 183-184

Robert Desnos (1900-1945)

Corps et biens

21 heures le 26-11-22

En attendant
en nattant l'attentete
Sous quelle tente ?
mes tantes
5 ont-elles engendré
les neveux silencieux
que nul ne veut sous les cieux
appeler ses cousins
en nattant les cheveux du silence
10 six lances
percent mes pensées en attendant

Robert Desnos (1900-1945)

Le suicidé de nuit

- 1 Les rameaux verts s'inclinent quand la libellule apparaît au détour du
sentier
J'approche d'une pierre tombale plus transparente que la neige blanche
comme le lait blanche comme la chaux blanche blanche comme les
murailles
La libellule patauge dans les flaques de lait
L'armure de verre tremble frémit se met en marche
- 5 Les arcs-en-ciel se nouent à la Louis XV
Et quoi ? déjà le sol dérobé par notre route dresse la main
Se bat avec l'armure de verre
Sonne aux portes
Flotte dans l'air
- 10 Crie
Gémit pleure ah ! ah ! ah ! ah ! sillage tu meurs en ce bruit bleu rocher
Les grands morceaux d'éponges qui tombent du ciel recouvrent les
cimetières
Le vin coule avec un bruit de tonnerre
Le lait le sol dérobé l'armure se battent sur l'herbe qui rougit et blanchit
tour à tour
- 15 Le tonnerre et l'éclair et l'arc-en-ciel
Ah ! sillage tu crevasses et tu chantes
La petite fille s'en va à l'école en récitant sa leçon.

Desnos : *Oeuvres*, Paris : Gallimard, 1999, pp. 555-556

Paul Eluard (1895-1952)

La terre est bleue comme une orange

- La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
- 5 Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
A la croire toute nue.
- 10 Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
- 15 Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

Paul Eluard (1895-1952)

Le Miroir d'un moment

Il dissipe le jour,
Il montre aux hommes les images déliées de l'apparence,
Il enlève aux hommes la possibilité de se distraire.
Il est dur comme la pierre,
5 La pierre informe,
La pierre du mouvement et de la vue,
Et son éclat est tel que toutes les armures,
tous les masques en sont faussés.
Ce que la main a pris dédaigne même de prendre
10 la forme de la main,
Ce qui a été compris n'existe plus,
L'oiseau s'est confondu avec le vent,
Le ciel avec sa vérité,
L'homme avec sa réalité.

<http://bh.knu.ac.kr/~kstek/20poesie/Eluard/Miroir-moment.htm> (24.03.2006)

Louis Aragon (1897-1982)

Air du temps

Nuage
Un cheval blanc s'élève
et c'est l'auberge à l'aube où s'éveillera le premier venu
Vas-tu traîner toute la vie au milieu du monde
5 À demi-mort
À demi-endormi
Est-ce que tu n'as pas assez des lieux communs
Les gens te regardent sans rire
Ils ont des yeux de verre
10 Tu passes Tu perds ton temps
Tu passes
Tu comptes jusqu'à cent et tu triches pour tuer dix secondes encore
Tu étends le bras brusquement pour mourir
N'aie pas peur
15 Un jour ou l'autre
Il n'y aura plus qu'un jour et puis un jour
Et puis ça y est
Plus besoin de voir les hommes ni ces bêtes à bon Dieu qu'ils
caressent de temps en temps
20 Plus besoin de parler tout seul la nuit pour ne pas entendre la
plainte de la cheminée
Plus besoin de soulever mes paupières
Ni de lancer mon sang comme un disque
ni de respirer malgré moi
25 Pourtant je ne désire pas mourir
La cloche de mon coeur chante à voix basse un espoir très ancien
Cette musique Je sais bien Mais les paroles
Que disaient au juste les paroles
Imbécile

[1921]

http://www.uni-muenster.de/Romanistik/Aragon/werk/frueh/mp_z.htm (24.03.2006)

<http://sdr.lib.uiowa.edu/dada/Aventure/1/pages/006.htm> (24.03.2006)